Ami du Clergé du 21 juillet 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXV. *10e Dimanche après la Pentecôte :* Unis au Cœur de notre Mère, 225.

A l'école des Saints. — *S. Jacques* (25 juillet) : Culte de S. Jacques et de Notre-Dame, 226. — *S. Germain d'Auxerre* (31 juillet) : Le Docteur, 228. — *S. Jean-Marie Vianney* (9 août) : Le Saint Curé d'Ars et la Sainte Vierge, 229.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXVI. Charlemagne et l'Eglise, 231.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXV

10e Dimanche après la Pentecôte

UNIS AU CŒUR DE NOTRE MÈRE

Mes frères,

L'austérité et la pénitence marquent, dans la liturgie, les veilles des grandes fêtes, les « *vigiles* . L'office est une sorte d'anticipation de la solennité toute proche au point que, par exemple, le Samedi Saint résonne d'*Alleluia*. En cette veille de l'Assomption, bien que l'office en ait été anticipé au samedi, il paraît utile et bienfaisant de pénétrer nos âmes du souvenir de ce mystérieux mystère de grâce que l'Eglise nous propose en ces termes : « O Dieu qui avez daigné choisir, pour y habiter, ce palais virginal de la Bienheureuse Marie, daignez nous accorder, à nous que protège sa puissance, de célébrer dans la joie sa glorieuse fête. Vous qui vivez et régnez... »

Autrefois — c'était au IVe siècle, à Jérusalem — il y avait « vigile », c'est-à-dire veillée de prières quotidienne. Aujourd'hui encore dans les monastères adonnés à la vie contemplative, une partie de la nuit se passe en prières (antiennes, psaumes) et méditation des souffrances et de la résurrection de Notre-Seigneur. N'est-il pas convenable que, bénéficiaires de la même divine Rédemption, vous lui accordiez chaque matin et particulièrement le dimanche, l'attention d'esprit et de cœur qu'elle mérite et qu'aujourd'hui nous venions associer à notre prière la glorieuse Vierge, Reine du ciel, de qui est né Jésus ?

Notre ferveur grandira à s'unir à l' « eucharistie » de Marie.

I. — *Son humilité a plu au Seigneur*

L'*Introït* de ce dimanche exprime la confiance du juste persécuté dans le Seigneur qui exauce sa prière et le délivre de ses ennemis.

La prière de notre Bienheureuse Mère exprime l'amour et l'action de grâces à un degré suréminent, parce qu'elle fut non seulement délivrée, mais entièrement préservée de toute atteinte de l'ennemi. « Le Seigneur a fait en elle des merveilles », à commencer par sa Conception Immaculée, par cette grâce de rédemption plus sublime en elle que chez les autres, de sorte que le sang de son Fils fut un baptême tellement riche pour elle que l'ennemi du genre humain ne pût pas toucher cette Privilégiée, réservée pour le salut de tous.

L'humanité est, en effet, un ensemble solidaire, un tout, un seul corps. Lorsque le mal infecta toute cette masse, Dieu voulut se réserver un point pur, un germe, pour rentrer un jour dans la masse par ce point. Ce point préservé, c'est le point virginal du monde des âmes, c'est la Vierge Marie. Ce privilège unique est en même temps une grâce pour tous.

Dieu a préservé le cœur, pour préserver l'ensemble et tout le corps. Marie est le cœur du genre humain. Cette âme que la souillure originelle n'a pas atteinte est par là devenue, pour le monde, le germe de la vie nouvelle. *Et misericordia ejus a progenie in progenies.*

S. Paul a pu dire (I Cor., XII) que les grâces par où l'Esprit se manifeste, les charismes de science, de sagesse, de foi, de guérisons, de prophétie, des langues, sont donnés à chacun pour l'utilité de tous ; les faveurs de choix dont l'âme de la Vierge Marie fut comblée dès sa conception, *gratia plena,* étaient destinées à attirer en elle le Fils de Dieu et à coopérer au salut universel.

Dieu qui est amour vient dans les humbles et les purs ; car l'humilité est le lien de l'amour et la gardienne de la chasteté. Marie, humble et pure à la perfection, a collaboré à notre Rédemption. « Certes, dit S. Bernard, un homme et une femme nous ont fait bien du mal, mais un homme et une femme ont tout réparé. Assurément, le Christ suffisait bien : toute notre abondance vient de lui. Mais il n'était pas bon, en ce sens aussi, que l'homme fût seul. Il convenait que l'un et l'autre sexe travaillât à notre réparation. »

Par Marie, seconde Eve, le fruit de salut est présenté à toute l'humanité. Et de même que l'humilité première l'accueillit, l'humilité devra le recevoir, dans les innombrables âmes qui auront à choisir librement la voie du salut. Tout consiste à se donner humblement, comme Marie en son *Fiat,* comme ce publicain de l'Evangile qui se frappe la poitrine et, prosterné, implore le salut... *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.*

« O Bienheureuse Vierge Marie, Mère toujours vierge, temple du Seigneur, sanctuaire de l'Esprit-Saint, vous avez su plaire d'une façon admirable et unique à Jésus Notre-Seigneur ; priez pour votre peuple ; que tous éprouvent la puissance de votre protection ! »

II. — *Ceux qui courent à l'odeur de ses parfums*

1° « La Sainte Vierge a été élevée au ciel ; les anges se réjouissent au céleste séjour où le Roi des rois siège sur son trône d'étoiles. » Ils louent et bénissent le Seigneur. Ils glorifient leur Reine. Nous-mêmes, nous associons chaque jour nos *Ave* et nos acclamations aux célestes cantiques : Rose mystique, — Tour de David, — Tour d'ivoire, — Maison d'or, — Arche d'alliance, — Porte du ciel, — Etoile de l'aurore, n'est-ce pas une litanie céleste que nous chantons en nos cœurs ? Ce ne peut être que l'Esprit de Dieu qui nous fait chanter ainsi : Marie est Reine, Reine d'amour, comme il nous fait dire : Jésus est le Seigneur.

Marie est la Porte du ciel. Uni à elle, on est sauvé. Le vrai serviteur de Marie ne saurait périr. Séparé d'elle, on est perdu. Aussi, pour « courir aux

promesses divines et obtenir les biens du ciel », comme le demande la *Collecte* de ce dimanche, le bon chemin n'est-il pas celui qu'a pris la Sainte Vierge et qui nous est indiqué par la liturgie de l'Assomption ? *Trahe nos.* Attirez-nous, ô Vierge immaculée. Nous courrons à l'odeur de vos parfums.

Marie est, en effet, toute vertu, le plus parfait exemplaire de sainteté, d'humilité, d'amour vivant et sacrifié. Courir à ses parfums, c'est, avec elle, immoler en soi l'orgueil et la sensualité, faire monter vers le ciel l'encens de la prière et la myrrhe du sacrifice. C'est vivre d'amour.

Au ciel, Marie vivante, immortelle, glorifiée et transfigurée en Dieu, nous regarde, nous écoute et nous aime. C'est pour chaque être humain une mère qui veille sur lui. Elle est la Mère universelle. *Mater divinæ gratiæ.* Etre uni à cette Mère des âmes, c'est avoir déjà son cœur dans le ciel. En espérance nous sommes sauvés.

« O Marie, Vierge et Mère très sainte, dit le prêtre après la messe, j'ai reçu votre Fils très aimé que vous avez conçu en votre sein immaculé, enfanté, nourri et si maternellement embrassé. Ce Jésus qui charmait vos yeux et remplissait votre âme d'ineffables délices, je vous le présente humblement et de tout mon cœur, je le place en vos bras, je le confie à votre cœur, en vue de l'adoration suprême qui est due à la très sainte Trinité, de votre honneur et de votre gloire, du bien de mon âme et des âmes de tous mes frères. »

2° C'est l'Eglise entière qui est confiée aux soins maternels de Marie et le Rosaire est la prière commune et aussi l'arme universelle contre les ennemis du salut. *Ora pro nobis peccatoribus.*

Mais il est des âmes que Dieu appelle à suivre de plus près Jésus et Marie à l'odeur de leurs parfums, et marchant généreusement dans la voie des conseils évangéliques, en pratiquant la pauvreté qui fut leur richesse, la pureté de cœur qui fut leur joie, l'obéissance qui fut leur suprême victoire.

Avec Jésus et Marie, ces élus, ces choisis ambitionnent d'offrir en bloc et en détail leur vie « en sacrifice de justice, en oblation, en holocauste, sur l'autel du Seigneur » (Ps. L. *Communion).*

Pour réparer les ingratitudes des méchants et l'abus qu'ils font de leur liberté au point qu'elle devient une liberté de tout faire, une licence, ces généreux prient le Seigneur « de leur ôter la liberté de lui déplaire ».

A quoi bon cette perte ? proteste la sagesse trop terrestre qui ne comprend rien aux choses de Dieu. Vies gaspillées, trésors enfouis, aliénation de la personnalité ! « Il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles ; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse » (Pascal).

Il en est aussi qui osent accuser la « tyrannie » de Dieu, comme si le don qui lui est fait n'était pas une volontaire et libre offrande à un Epoux riche d'un immense et céleste amour.

C'est un immense amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux !...
Vous aimiez ardemment. Oh ! vous étiez heureux !

Une perte ? La vie qui fut celle du Fils de Dieu et celle de sa Mère ? « Marie conservait toutes ces choses dans son cœur » (Luc, II, 51). L'emploi de Marie était de méditer nuit et jour le secret de Dieu :

« Si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien, combien trouvera-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie ? Marie méditait Jésus... Si l'humble et parfaite contemplation a suffi à Jésus durant 30 ans, n'est-ce pas assez à la Sainte Vierge de continuer cet exercice ? O homme, trop actif et inquiet par ta propre activité, apprends à te contenter, en te souvenant de Jésus, en l'écoutant au dedans et en repassant ses paroles » (Bossuet).

Marie a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas ôtée. Quelle sagesse humaine osera contredire la Parole de Dieu ?

* *

« Je veux travailler pour votre seul Amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement.

« Au soir de cette vie, je ne vous demande pas de compter mes œuvres. Toutes nos justices ont des taches à vos yeux. Je veux donc me revêtir de votre propre justice et recevoir de votre Amour la possession éternelle de vous-même. Je ne veux point d'autre Trône et d'autre Couronne que Vous, ô mon Bien-Aimé ! » (Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus). *Cum Christo regnat in æternum. Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Jacques
(25 juillet)

CULTE DE S. JACQUES ET DE NOTRE-DAME

Mes frères,

L'apôtre S. Jacques que nous fêtons aujourd'hui est surnommé, tour à tour, S. Jacques le Majeur et S. Jacques de Compostelle.

S. Jacques le Majeur : ce titre évoque plutôt sa vie, son apostolat, son martyre. Il appartient au groupe des grands apôtres avec Pierre, André et Jean son frère. Il est avec Pierre et Jean un des intimes du Maître, admis, avec eux seuls, à la résurrection de la fille de Jaïre, à la transfiguration sur le Thabor, à l'agonie de Gethsémani. Après la Pentecôte il prêche l'Evangile en Judée et peut-être en Espagne, et est appelé le premier des douze à boire au calice qu'avait bu son Maître : « Hérode Agrippa le fit mourir par le glaive » (Actes, XII, 2).

S. Jacques de Compostelle : ce titre évoque plutôt sa gloire posthume, ce culte que lui a voué l'Espagne et avec elle, surtout au Moyen Age, toute la chrétienté qui venait en pèlerinage à son tombeau.

Des cantiques que lui chantaient ses pèlerins par piété et pour tromper les fatigues de la route, j'ai relevé ce couplet (cité par A. Mabille de Poncheville dans *la Croix,* 6-VI-34) : « Quand nous partîmes pour aller à S. Jacques,

Pour faire pénitence,
Confessé ayant nos péchés,
Avant que de partir de France,
De nos curés primes licence ;
Nous ont avant sortir du lieu,
Nous ont donné pour pénitence
Un chapelet pour prier Dieu.
Prions Jésus-Christ par sa grâce
Que nous puissions voir face à face
La Vierge et saint Jacques le Grand.

Les pèlerins de Compostelle unissaient donc dans leur dévotion S. Jacques et Notre-Dame.

Puisque nous sommes au lendemain de l'année sainte de Compostelle, puisque nous sommes dans l'année mariale, arrêtons-nous donc, pour fêter notre saint, aux leçons de sa glorification à Compostelle et aux souvenirs qui le rattachent à Notre-Dame. Nous serons ainsi pleinement dans l'esprit de cette année mariale qui doit être comme le vestibule d'une autre année sainte, du jubilé 1950.

I. — *Saint Jacques de Compostelle*

Notre-Seigneur avait demandé à ses apôtres de le prêcher « à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Actes, I, 8).

S. Jacques suivit ce programme. « Quand Jésus-Christ fut monté au ciel, lisons-nous dans l'office de sa fête, Jacques prêcha la divinité de Dieu fait homme, dans la Judée et dans la Samarie. Il convertit beaucoup de personnes à la foi chrétienne. Bientôt après, il partit pour l'Espagne où il fit quelques chrétiens, parmi lesquels sept qui furent plus tard ordonnés évêques par le Bienh. Pierre, et devinrent les premiers apôtres de leur pays. »

Quoi qu'il en soit, historiquement, de cette prédication en Espagne, S. Jacques n'y aurait pas eu le même succès apparent qu'en Judée. Quelques disciples seulement, mais des disciples de choix qui prendraient sa suite.

Revenu à Jérusalem, probablement pour cette réunion des apôtres sur la conduite à tenir vis-à-vis des païens convertis, il fut arrêté et mis à mort par Hérode Agrippa.

Mais, mort, il allait revenir en Espagne et y accomplir des prodiges plus encore que de son vivant.

La dépouille mortelle de l'apôtre fut déposée en Galice, à Iria-Flavia (*Padron* d'aujourd'hui), où l'on finit pas perdre son souvenir. Mais au début du IXe siècle, en 808, des lueurs qui éclairaient la nuit comme un incendie s'élevèrent au-dessus de son tombeau ; les autorités religieuses et civiles s'en émurent ; le roi Alphonse le Chaste fit bâtir pour honorer les reliques de l'apôtre un sanctuaire qui devait devenir le centre de la ville et du pèlerinage de Compostelle.

Compostelle devint un des hauts lieux spirituels du Moyen Age, comme la Terre Sainte, Rome et le Mont Saint-Michel. Toute l'Europe s'ébranlait vers ces terres saintes, en pèlerinage : les *Michelets* vers le Mont Saint-Michel, les *Romieux* vers Rome, les *Paumiers* (ainsi nommés à cause des palmes qu'ils rapportaient de Jéricho) vers Bethléem et Jérusalem, les *Jacquets* vers Compostelle. Les moines de Cluny, qui étaient les grands organisateurs de ces pèlerinages des Jacquets ou des Saint-Jacquaires,

« avaient édité des itinéraires, semblables à ceux que publient de nos jours telles maisons de pneumatiques, qui renfermaient avec une carte fort bien dressée... le dessin des points de repère importants ou difficiles, la liste des couvents, hospices, maisons fortes où les Jacobites étaient accueillis. Ils leur disaient : En tel lieu, vous pourrez séjourner tant de jours. Ici, vous recevrez des groupes de pèlerins de la région. Là vous aurez tel péril à éviter. Et surtout, le livre faisait naître en eux la confiance en leur apprenant comment ils reconnaîtraient la route en suivant les bornes et les croix qui la jalonnaient et portaient gravée sur leur base la coquille Saint Jacques, emblème du pèlerinage » (H. Aurenche, *Chemins de Compostelle*, Bonne Presse, 1948).

En somme nous n'avons rien inventé... sauf le chemin de fer qui abrège et facilite aux pèlerins d'aujourd'hui, à ceux de Rome ou de Lourdes, les mille pénitences de la route.

Mais c'était souvent non seulement par piété, mais aussi par pénitence, en expiation de leurs fautes, que ces milliers de pèlerins sillonnaient les routes d'Europe. Ils venaient surtout de France, si bien que la route de Santiago s'appelait *Camino francès*, le « chemin français ». Ainsi nos aïeux nous ont-ils donné l'exemple de l'authentique esprit pèlerin : prière et pénitence, comme demandera la Vierge de Lourdes.

II. — *Et Notre-Dame del Pilar*

Saint-Jacques de Compostelle n'a pas seulement suscité en Espagne et dans le monde le véritable esprit pèlerin ; il nous a légué un autre trésor : le culte de Notre-Dame.

Qui n'a entendu parler de *Notre-Dame del Pilar ?* Sa magnifique église de Saragosse compte parmi les sanctuaires de la Sainte Vierge les plus célèbres de la chrétienté. L'Espagne y a déployé tout le luxe de son exubérante piété.

Or la tradition fait remonter jusqu'à S. Jacques, l'apôtre de l'Espagne, l'origine du culte de Notre-Dame del Pilar, comme nos traditions font remonter aux druides mêmes le culte de Notre-Dame de Chartres.

Au cours de ses années d'apostolat dans la péninsule, du vivant même de la Sainte Vierge, S. Jacques aurait été favorisé d'une apparition de Notre-Dame, pour le réconforter et l'encourager dans sa prédication de l'Evangile.

Elle lui demandait de lui élever là un oratoire. Elle bénirait sa prédication. Elle lui faisait la promesse que jusqu'à la fin des siècles cette terre d'Espagne lui resterait fidèle à elle et à son divin Fils.

S. Jacques obéit aux ordres de Notre-Dame. Au lieu même de l'apparition il fit bâtir un sanctuaire. Depuis, à travers les siècles, la piété mariale des espagnols en a fait une des églises les plus belles et les plus riches dédiées à la Sainte Vierge.

Il est difficile de faire la part de la légende et de l'histoire dans ces antiques traditions du culte primitif de Notre-Dame. Leur nombre et tant d'autres signes qui les appuient ne peuvent pourtant manquer de signification. C'est ainsi que dans les peintures ou les sculptures qui groupent les apôtres tenant dans les mains des banderolles sur lesquelles sont inscrits les différents articles du *Credo* qui porte leur nom, le Symbole des Apôtres, on lit généralement sur celle qui court dans les mains de S. Jacques la foi en la maternité divine de la Sainte Vierge : *Qui conceptus est de spiritu sancto ex Maria Virgine*, a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie ; et, nous l'avons dit en commençant, les pèlerins de Compostelle chantaient :

> Nous ont donné pour pénitence,
> Un chapelet pour prier Dieu...

Aussi bien, nous savons par l'Evangile l'amour de Salomé, mère de Jacques et de Jean, pour la Sainte Vierge ; elle est auprès d'elle au pied de la croix pour la réconforter et la consoler. Par l'Evangile aussi nous savons que son fils S. Jean partageait cet amour : à ce même instant, Notre-Seigneur lui

confie le soin de veiller sur la solitude de la Vierge sa mère ; il savait à quoi s'en tenir sur ses sentiments ; il devait être le disciple que Marie aimait, comme il était le disciple que Jésus aimait. Comment S. Jacques n'aurait-il pas partagé lui aussi, à l'égard de la Mère de Jésus, les sentiments de vénération et d'amour de sa mère Salomé et de son frère Jean ?

Ainsi, ce n'est pas la moindre leçon à recueillir de S. Jacques de Compostelle que ce culte pour Notre-Dame, qu'il a si profondément enraciné au cœur des premiers chrétiens de l'Espagne qu'il a marqué profondément de foi religieuse à toutes les époques et qu'il fut un des grands facteurs de sa fidélité à Dieu et de son intrépidité à défendre sa cause et à la prendre en main aux belles époques de son histoire.

* *

Célébrons, m. f., la S. Jacques de cette année 1949 dans ces sentiments.

En cette année Notre-Dame qu'il soit pour nous l'apôtre de la Vierge qui nous entraîne à son autel, comme il y a conduit l'Espagne. Nous verrons se réaliser pour nous, grâce à cette piété mariale toujours plus fervente, cette vertu qu'elle porte et que lui attribuait la Sainte Vierge elle-même dans son apparition à son apôtre, d'un attachement inébranlable à la religion. Et de cela le monde moderne a tant besoin, puisqu'il est en voie de devenir un monde sans Dieu que Léon Bloy prophétisait déjà quand il écrivait : « Le Créateur est absent des villes, des campagnes, des lois... des arts... des mœurs. Il est absent même de la vie religieuse en ce sens que ceux qui veulent encore être ses amis les plus intimes n'ont pas besoin de sa présence. »

En cette année Notre-Dame préparatoire à l'année sainte, qu'il nous rappelle et nous obtienne par son intercession l'esprit pèlerin de ses Jacquets du Moyen Age, fait de piété et de pénitence. Des milliers de français en ce jubilé reprendront l'itinéraire des Romieux du Moyen Age pour s'assurer le bénéfice des grandes indulgences de ce jubilé. Mais pour cela qu'ils aient au cœur ces dispositions de ferveur et de pénitence que l'esprit touriste de certains pèlerinages d'aujourd'hui risquerait de supplanter.

Parmi tous les pays qui lancèrent autrefois les foules sur les routes de Compostelle, nous l'avons vu les Français furent toujours en tête. Cela nous vaut bien une protection spéciale de S. Jacques. Mais cela exige aussi que nous soyons dignes de nos aïeux et que comme eux nous ayons avant tout un but vraiment chrétien, celui de « voir face à face la Vierge et S. Jacques le Grand ».

Saint Germain d'Auxerre

(31 juillet)

LE DOCTEUR

Mes frères,

Les saints sont nos modèles. Leur désir de perfection pour l'amour de Dieu ne leur laissait rien négliger. Leur amour du prochain, qui est un aspect de l'amour de Dieu, les portait à développer leurs dons et à s'en servir pour le bien de leurs semblables. Arrêtons-nous quelques instants à contempler en S. Germain le docteur qui instruit son peuple et qui confond le pélagianisme en Grande-Bretagne.

I

a) Il fonde en face d'Auxerre « un monastère en l'honneur des SS. Côme et Damien où il vient souvent se retremper dans l'oraison et puiser des lumières nouvelles pour instruire son peuple et combattre diverses hérésies qui s'infiltraient parmi ses fidèles. Sa réputation de haute doctrine le fait alors choisir par le pape Célestin pour aller défendre la foi contre les doctrines de Pélage chez les Bretons », où il se rend en 428 avec S. Loup, évêque de Troyes.

b) Le démon suscite une violente tempête sur la Manche pour entraver son voyage. « Germain l'apaise en jetant dans la mer quelques gouttes d'huile bénite. Quand les deux évêques missionnaires sont arrivés, ils prêchent partout, dans les églises, en plein air quand la foule était trop grande, et dans les conférences publiques ils ferment la bouche aux hérétiques. »

Le démon ne désarme pas et lui suscite un ennemi farouche en la personne du roi Wortiger, « qui donnait le scandale d'un mariage incestueux et qui fait calomnier Germain par son épouse adultère. Wortiger est excommunié et appelle à son secours », pour triompher du droit par la force, « les Pictes et les Saxons infidèles. L'évêque d'Auxerre se souvenant alors qu'il avait été commandant militaire, se met à la tête des chrétiens et leur donne pour consigne, quand ils verront les ennemis, de répéter de toutes leurs forces le cri qu'ils lui entendront pousser. Lorsqu'apparaissent les Pictes et les Saxons il crie trois fois : *Alleluia !* Les montagnes répercutent ce cri par un écho formidable » et les barbares épouvantés à la pensée qu'ils ont devant eux une armée innombrable, s'enfuient.

Les années se succèdent, les siècles passent, mais le monde ne change pas, parce que le démon, ennemi des âmes, de l'Eglise et du bon Dieu, reste le démon.

Chaque jour nous le constatons : les unions coupables ou adultères sont d'une fréquence incroyable, les ennemis de notre religion la condamnent, l'orgueil a toujours raison même quand ses torts sont évidents : l'Eglise n'est plus à hauteur de sa tâche, et si la foi se perd c'est toujours et uniquement la faute du clergé !

II

Mais il est difficile de garder longtemps la foi dans toute sa pureté et de ne pas subir les atteintes des hérésies, surtout quand elles favorisent les intérêts matériels et flattent les passions. C'est ce que faisait indirectement mais réellement le pélagianisme.

Son auteur, Pélage, moine de Grande-Bretagne, né vers 370, enseignait en effet que le péché originel n'existe pas, que la nature humaine se suffit à elle-même, que pour ces deux raisons la grâce est inutile et pour éviter le péché et pour pratiquer les vertus, que la concupiscence et les autres passions viennent non de la déchéance originelle mais de la nature humaine, en conséquence ni elles ne sont un mal ni sont cause de mal.

Germain, rappelé par les évêques bretons, part donc une seconde fois en Angleterre en 447, accompagné de Sévère, disciple de S. Loup, évêque de Trèves. « Ils convertissent ceux qui avaient été séduits de nouveau par les Pélagiens, et ceux-ci chassés de partout quittèrent l'île ».

Le pélagianisme existe encore en France et dans le monde, mais transformé, sous le couvert du ma-

térialisme actuel. On ne croit pas au péché originel et à ses conséquences ni pour la vie de l'âme ni pour les misères corporelles ; on ne croit guère ni à l'existence de la grâce ni à son utilité et pour éviter le péché et pour pratiquer les vertus et se sanctifier. Comme Pélage, on admet le baptême mais seulement comme signe d'affiliation à l'Eglise, parce que sa réception est l'occasion d'une fête de famille et parce que cela peut être utile au cours de la vie. Mais pense-t-on assez que c'est un sacrement qui efface le péché, donne la vie surnaturelle et donne droit au ciel ! Rejetons ces manières de voir et tenons-nous-en fermement à la doctrine de l'Eglise catholique, doctrine de dignité, doctrine de respect de soi et des autres, doctrine de vie morale, doctrine de vie éternelle.

III

« Germain s'était convaincu que l'ignorance était une des grandes causes de l'hérésie. C'est pourquoi il établit des écoles publiques où le clergé breton pourra facilement s'instruire. Il confère le sacerdoce à S. Iltut et à S. Dubrice, et les charge de diriger ces écoles qui compteront bientôt jusqu'à mille étudiants. Désormais l'Eglise d'Angleterre conserve la pureté de la foi » et ne tombera plus dans l'hérésie jusqu'au protestantisme du XVI^e^ siècle. « De ces écoles sortiront un grand nombre d'évêques, comme S. Samson, S. Magloire, S. Malo, S. Paul, évêque de Léon, qui viendront, à leur tour, évangéliser des peuplades barbares dans les Gaules ».

De nos jours l'ignorance religieuse est grande, elle est même effroyable dans certains milieux. Prenons au hasard cent personnes adultes : on constate que leurs connaissances en matière de religion n'ont rien que de superficiel et de vague ou font totalement défaut. Rares sont les fidèles qui ont des connaissances, je ne dirai pas profondes, mais précises ; chez la plupart, la religion consiste seulement en quelques pratiques dont ils ignorent le pourquoi. Oui, en notre XX^e^ siècle, siècle de matérialisme, où beaucoup se croient des esprits forts, l'ignorance des choses religieuses est immense. Cela d'ailleurs n'a rien de surprenant : on veut pour ses enfants du catéchisme au rabais, on ne voit dans leur communion solennelle qu'une fête de famille qui termine une instruction religieuse et une formation morale et spirituelle seulement commencées ; ces enfants devenus adultes fondent à leur tour une famille et font pour leurs enfants comme on a fait pour eux, sinon moins encore. Les uns et les autres à 15 ans, 20 ans, 30 ans, 50 ans, que lisent-ils ? un journal d'esprit chrétien ? des revues d'actualités catholiques ? des livres traitant sérieusement des questions religieuses ou spirituelles ? non. Cela leur fait peur ! ils sont abonnés à un journal soi-disant neutre, quand il n'est pas ouvertement hostile ; ils lisent des livres quelconques ou même pervers. La messe dominicale à laquelle le prêtre prêche ? beaucoup n'y assistent jamais et les autres y sont si distraits qu'ils ne retiennent rien de précis, rien de profitable ! Dans de telles conditions comment peut-on connaître sa religion, en être fier, en parler utilement et contribuer à la répandre ?

* *

Ne négligez pas de vous instruire et de réfléchir beaucoup ; lisez des journaux et des livres vraiment chrétiens ; écoutez le sermon dominical de vos prêtres qui parlent spécialement pour vous ; vous vous direz que vous n'en saurez jamais trop... ni pour vous-mêmes, ni pour votre famille ni pour les autres. Vous serez alors la lampe dont parle l'évangile qu'on allume non pour la cacher ou camoufler mais pour illuminer la maison : c'est de l'action catholique que Dieu et l'Eglise attendent de vous. Vous serez, comme le dit encore l'Evangile, le sel de la société qui rend sain ou conserve sain ce qu'il touche. Vous serez ainsi, chacun à votre place, auprès de ceux sur qui vous avez une influence, des apôtres de vérité, des apôtres d'éternité ; c'est de l'action catholique que Dieu et l'Eglise attendent de vous !

Fier de vous, S. Germain, du ciel, vous assistera et vous bénira, et un jour vous introduira auprès de Celui qui est la Vérité éternelle ! Ainsi soit-il.

Saint Jean-Marie Vianney

(9 août)

LE SAINT CURÉ D'ARS ET LA SAINTE VIERGE

On parle souvent des exploits du démon, du « grappin », comme disait le saint curé, dans la vie de S. Jean-Marie Vianney, que nous nommons plus communément le « Saint curé d'Ars » ; on parle beaucoup moins des apparitions de la Sainte Vierge qui lui apportaient lumière, consolation et réconfort.

On connaît pourtant de ces apparitions celle qu'a racontée par le détail M^lle^ Etiennette Durié, femme d'œuvres, la grande quêteuse du saint curé, et que représente le beau vitrail de la chapelle de la Sainte Vierge à Ars.

C'était le 8 mai 1840.

« Une heure de l'après-midi venait de sonner, raconte-t-elle ; M. le Curé était seul dans sa chambre. Catherine Lassagne m'ouvrit la porte du presbytère. Je m'engageais dans l'escalier, quand j'entendis M. Vianney parler comme s'il y avait quelqu'un avec lui. Je monte doucement, j'écoute. Quelqu'un lui disait d'une voix douce :

— Que demandez-vous ?

— Ah ! ma bonne Mère, je demande la conversion des pécheurs, la consolation des affligés, le soulagement des malades, et en particulier d'une personne qui souffre depuis longtemps et qui réclame la mort ou la guérison.

La voix répondit : — elle guérira, mais plus tard.

A ces paroles, je pénétrai subitement dans la chambre dont la porte était restée légèrement entr'ouverte. Comme j'étais affligée d'un cancer, j'étais convaincue que tout-à-l'heure il s'était agi de moi. Quelle fut ma surprise en apercevant debout devant la cheminée une dame d'une taille ordinaire, vêtue d'une robe d'éclatante blancheur, sur laquelle étaient semées des roses d'or. Ses souliers me parurent blancs comme la neige. A ses mains brillaient les plus riches diamants. Son front était entouré d'une couronne d'étoiles qui avaient l'éclat du soleil. J'en fus éblouie.

Quand je pus reporter sur elle mes regards je la vis sourire doucement : — Ma bonne Mère, lui dis-je aussitôt, emmenez-moi donc au ciel !

— Plus tard !

— Ah ! il en est temps, ma Mère !

— Vous serez toujours mon enfant et je serai toujours votre Mère.

Et en prononçant ces paroles, elle disparut. Je restai un moment comme hors de moi-même, stupéfaite de la faveur qui m'était accordée.

Revenue à moi-même, j'aperçus M. le Curé demeuré debout devant sa table, les mains jointes sur la poitrine, le visage resplendissant, le regard immobile...

— Où étiez-vous donc, mon Père ? Qu'avez-vous donc vu ?

— J'ai vu une dame.

— Et moi aussi, repris-je. Qu'elle est donc cette dame ?

— Si vous en parlez, répliqua M. Vianney d'un ton sévère, vous ne mettrez plus jamais les pieds ici.

— Faut-il vous dire, mon Père, ce que j'ai pensé ? J'ai cru que c'était la Sainte Vierge.

— Et vous ne vous êtes pas trompée... Vous guérirez...

— Mais quand, mon Père ?

— Un peu plus tard. Ne m'en demandez pas si long.

Et d'un ton radouci, il ajouta : « Avec la Sainte et sainte Philomène, nous nous connaissons bien. »

« Nous nous connaissons bien ». Quelle intimité trahit cette expression du saint curé ! Que de tête-à-tête et de cœur-à-cœur fréquents de Marie et de son serviteur, elle laisse supposer !

C'est que pour sa sanctification personnelle, comme pour son ministère paroissial, il s'en était remis à la T. S. Vierge. A sa gloire et pour notre instruction, c'est l'histoire de cette piété mariale *personnelle* et *pastorale* que je voudrais refaire en cette fête. Est-il panégyrique plus de circonstance en cette année Notre-Dame ?

I. — *Sa dévotion mariale personnelle*

Un jour, au presbytère d'Ars, comme on parlait de la Sainte Vierge, un prêtre lui demanda :

— Y a-t-il longtemps que vous l'aimez ?

— Je l'ai aimée avant même de la connaître, répondit le curé d'Ars. C'est ma plus vieille affection.

La réponse peut paraître étrange. On ne peut aimer ce qu'on ne connaît pas ; mais on comprend ce que le saint curé voulait dire. Cette dévotion ne lui était pas venue comme il arrive quelques fois, à la suite d'une grâce ou d'une faveur obtenue. C'était sa plus vieille affection. Sa maman lui avait passé au cœur cette dévotion, avant même qu'il pût dire qui était la Sainte Vierge.

Et la preuve, c'est ce souvenir de sa petite enfance qu'il racontait. « Tout petit, j'étais possesseur d'un joli chapelet. Il fit envie à ma sœur qui voulait l'avoir. Ce fut un de mes premiers chagrins. J'allai consulter ma mère. Elle me conseilla d'en faire l'abandon pour l'amour de Dieu. J'obéis. Mais il m'en coûta bien des larmes. »

Le jeune homme est pareil à l'enfant.

La première fois qu'on le mit à travailler à la vigne, il rentra exténué le soir à la maison. Alors il réfléchit, se traça un plan, et le mit dès le lendemain à exécution. A quelques pas en avant de l'endroit où il commença son travail, il plaça sur une souche une statuette de la Sainte Vierge. Il avança, priant et piochant, les yeux fixés sur elle pour se donner du cœur à l'ouvrage. Quand il l'eut atteinte, il la reporta un peu plus loin et se remit, le dos courbé, à la besogne. Ainsi fit-il, morceau par morceau jusqu'au soir. Avant la fin de la journée et plus tôt que son grand frère, il avait terminé sa tâche.

Au petit séminaire de Verrières, sa piété enfantine, qui se mêlait peut-être d'un peu d'attachement à son joli chapelet, et sa piété de jeune homme, qui n'était pas complètement désintéressée, se purifie, s'affermit, s'approfondit.

On constate en effet que sa dévotion à Marie revêt cette forme que S. Louis-Marie Grignion de Montfort appelle la « parfaite dévotion à la Sainte Vierge » et qui consiste dans le don total de soi-même et de tout ce qui nous appartient à Notre-Dame, et qui est un véritable esclavage d'amour. A cette époque le prodigieux *Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge*, qui devait connaître un si grand succès, restait encore à découvrir ; selon la prophétie de son auteur des bêtes frémissantes avaient réussi à « l'envelopper dans les ténèbres et le silence d'un coffre » ; il ne serait publié pour la première fois qu'en 1842. Mais, par tradition orale, cette dévotion était connue et se pratiquait. Quand l'enseignement de ses maîtres lui eut mieux révélé la place de la T. S. Vierge dans les desseins de Dieu, le séminariste, déjà si affectionné à la Sainte Vierge, se lia à elle par le vœu de servitude, se prit à se dire l'esclave de la Sainte Vierge, y reconnut si bien la véritable formule du culte de Notre-Dame que plus tard, il établirait dans sa paroisse d'Ars la confrérie du Saint Esclavage (voir *Notre-Dame d'Ars*, par Mgr Convert, p. 119-120).

On comprend qu'il ait dit à Etiennette Durié : « Avec la Sainte Vierge nous nous connaissons bien ! » C'était sa plus vieille affection, et son affection la *plus intime*. De l'aveu de toutes les âmes qui en ont fait l'expérience, cette parfaite dévotion réalise en effet une véritable union mystique à Marie. « Il est un don de présence habituelle de la Sainte Vierge comme il est un don de présence habituelle de Dieu... » a écrit le P. Chaminade. De son côté, le P. Cestac disait : « Je ne la vois pas, mais je la sens comme le cheval sent la main du cavalier qui le mène. » Et avant eux, S. L.-M. de Montfort avait chanté dans un de ses cantiques :

> Voilà ce qu'on ne pourra croire :
> Je la porte au-dedans de moi ;
> Gravée avec des traits de gloire
> Quoique dans l'obscur de la foi.

II. — *Sa dévotion mariale pastorale*

Jeune cultivateur à Dardilly, Jean-Marie Vianney s'entraînait au rude binage des vignobles avec l'image de la Vierge devant lui. Maintenant que le Père de famille des paraboles l'appelle à travailler à sa vigne il ne changera pas de méthode.

Son évêque lui avait dit, en le nommant à Ars : « Il n'y a point d'amour de Dieu dans cette paroisse : vous en mettrez. » Il savait comment s'y prendre : y mettre l'amour de la Sainte Vierge. Le voici à l'œuvre.

La dévotion la plus populaire à la Sainte Vierge, parce que la plus à la portée de tous, c'est le *chapelet*. Parmi les confréries qu'il établit dans sa paroisse, la première sera celle du Rosaire. Le pèlerin d'Ars peut voir encore aujourd'hui dans la chapelle de la Sainte Vierge le tableau de confrérie : Marie donnant son rosaire à S. Dominique et la liste des indulgences.

Trois fois par semaine, le mercredi, le vendredi et le dimanche il fait réciter et préside lui-même le chapelet à l'église, afin d'assurer le rosaire hebdomadaire qu'exige la Confrérie du Rosaire.

Il institue l'usage de la prière de l'heure comme dans nombre de communautés religieuses. Et cette prière de l'heure c'est l'*Ave Maria*. Les nombreux

pèlerins qui accouraient consulter le saint curé restaient émerveillés de voir les paysans dans leurs champs joindre les mains et prier tandis que sonnait l'horloge de l'église que M. Vianney avait fait placer au clocher, justement pour donner à sa paroisse le signal de leur salut à la Sainte Vierge.

On savait bien qu'il donnait l'exemple. En conversation, au confessionnal, en chaire, il s'interrompait, quand sonnait l'heure, pour dire le *Je vous salue Marie*. Quand il prêchait, cela ne manquait pas d'un certain pittoresque : l'assistance se levait pour réciter avec lui l'*Ave Maria*, et le bon saint reprenait la suite de son discours.

Il était l'entraîneur vers la Sainte Vierge. Chaque samedi, il disait la messe en son honneur ; il installa au frontispice de son église la statue de l'Immaculée Conception ; il fit construire la chapelle latérale dédiée à Marie où l'on peut voir encore le plus beau monument de sa piété pastorale à Notre-Dame : la statue de bois polychromé, grandeur naturelle, de la Vierge apparue rue du Bac, des rayons s'échappant de ses mains, avec un cœur de vermeil suspendu à son cou sur sa poitrine par une chaîne d'or.

C'est devant cette statue que sa paroisse se consacra à la Sainte Vierge le 1er mai 1836. Cela resta la grande date de son pastorat.

Il faut relire dans les *Annales d'Ars* (avril 1936), le récit de cette cérémonie du 1er mai 1836 qui donne si bien l'impression d'une fête de famille où le cœur du père déborde de joie de grouper ainsi tous les siens autour de la Mère.

« Un petit reposoir orné de fleurs et de lumières avait été dressé au seuil de la chapelle de Marie ; en son centre, tout le monde admirait un cœur en vermeil, don d'une paroissienne, sur lequel cette inscription était gravée : *Consécration de la paroisse d'Ars à Marie conçue sans péché, faite le 1er mai 1836, par M. Jean-Marie Vianney, curé d'Ars*... Après les Vêpres, M. le curé parut en chaire. Il tenait déroulé dans les mains un ruban de soie blanche où l'on avait inscrit les noms de toutes les familles d'Ars. Il lut ces noms, lentement ; puis en termes brûlants, il expliqua le sens de la cérémonie. Enfin, il consacra sa paroisse tout entière, présents et absents, à Marie immaculée. Quelques jeunes gens, choisis pour leur piété et leur belle voix, s'étaient massés au fond de la chapelle de la Sainte Vierge. Tandis qu'ils chantaient le *Salve Regina*, l'antienne préférée de M. Vianney, celui-ci alla déposer le ruban de soie blanche dans le cœur vermeil ; puis, gravissant l'escabeau placé devant l'autel, il suspendit ce cœur par une chaîne d'or au cou de la statue. Le lendemain le tableau votif était appliqué contre le mur à l'entrée de la chapelle. »

Et il n'en douta jamais. S'il pouvait dire un jour à ses paroissiens : Ars n'est plus Ars, il le devait à la T. S. Vierge.

* *

Après de tels exemples de piété mariale personnelle et pastorale, recueillons, m. f., pour notre sanctification et pour notre rayonnement, quelques-unes des paroles du cher Saint Curé d'Ars sur la dévotion à la Sainte Vierge. Elles sont marquées au coin de son ardent amour et de sa conviction profonde. Elles ont cet accent que possèdent seules les paroles des saints.

Je voudrais que l'une ou l'autre, celle qui vous frappera le plus, soit pour vous un mot d'ordre qui vous trace votre ligne de conduite.

Voici donc ce qu'il disait :

« Si, pour donner quelque chose à la Sainte Vierge, je pouvais me vendre, je me vendrais. »

« La dévotion à la Sainte Vierge est moelleuse, douce et nourrissante. »

« On n'entre pas dans une maison sans parler au portier ; eh bien ! la Sainte Vierge est la portière du ciel. »

« Lorsque vos mains ont touché des aromates, elles embaument tout ce qu'elles touchent. Faisons passer nos prières par les mains de la Sainte Vierge et elle les embaumera. »

« Quand on parle des objets de la terre, de la politique, on se lasse ; mais quand on parle de la Sainte Vierge, c'est toujours nouveau. »

« L'*Ave Maria* est une prière qui ne lasse jamais. »

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LXVI

CHARLEMAGNE ET L'ÉGLISE

Charlemagne, Patrice, Protecteur de Rome et de l'Etat Pontifical, puis Empereur d'Occident, prit au sérieux le rôle qu'il avait à jouer dans l'Eglise, comme dans l'Etat. A la suite des grands empereurs chrétiens, Constantin, Théodose, Justinien, il entendit concentrer entre ses mains les deux pouvoirs : *politique* et *religieux*.

Ses intentions étaient droites, sans nul doute. Il n'était pas dans sa pensée de dominer l'Eglise : « à César ce qui est à César... » Cependant ses actes montrent qu'il agissait souvent bien plus en maître qu'en protecteur. Pourtant il resta soumis au Pape.

* *

D'ailleurs voici, d'après une lettre écrite à Léon III, quelque temps avant son couronnement, comment il concevait le rôle des deux pouvoirs. « Le Pape, écrivait-il, doit élever les mains vers Dieu, afin que par son intercession le peuple chrétien soit victorieux des ennemis de son saint nom et que le nom de N.-S. J.-C. soit glorifié dans le monde entier. »

Ainsi Charlemagne, dans sa politique extérieure voulait être le « soldat de l'Eglise ». Tandis que l'Eglise priait pour le succès de ses armes, lui bataillait pour la défendre contre ses ennemis du dehors et pour la propager, en christianisant tous les pays dont il faisait la conquête.

A l'*intérieur* il se regardait comme le « chef de la chrétienté », aussi bien des évêques que des comtes. Il était le grand maître à qui tout le monde devait obéir. Aussi exigeait-il de ses sujets, du plus grand au plus petit, un « serment de fidélité » qui, à ses yeux, impliquait l'accomplissement de *tous leurs devoirs*, tant ceux de la vie chrétienne que ceux de la vie civile. Son idéal, en effet, était de faire régner l'esprit chrétien dans son empire, comme il en avait trouvé l'exemple dans la *Cité de Dieu* de S. Augustin.

* *

Moyens. — Pour moraliser son peuple il comptait, avant tout, sur le concours du clergé. Il importait donc que le clergé eut lui-même de bonnes mœurs. D'où, interventions impériales dans les affaires de l'Eglise. Ce n'était pas l'ingérence cléricale de l'Eglise dans l'Etat, mais bien l'ingérence politique de